

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.
Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,

No 2 Maple Avenue,

Montréal.

Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 DÉCEMBRE 1899.

NOTRE PUBLICATION

Le goût de la bonne lecture se répand rapidement dans notre pays. Les publications de tous genres sont recherchées, mais il arrive quelquefois que le public est désappointé, soit par le fait qu'on ne lui sert pas assez de cette petite et saine littérature dont il est si friand, soit parce que, au moment même où une publication est de son goût, elle succombe.

L'AMI DU LECTEUR est en mesure de promettre, dès le début, que pareils contretemps ne sont pas à craindre avec lui.

Sa mission sera de donner chaque mois des récits complets, variés et de lecture agréable. Rien n'y choquera la morale la plus susceptible, et le tout sera accompagné de conseils, recettes, renseignements de haute utilité.

Il est assuré d'une longue existence, car il a une base solide, et sa direction entend le pousser vaillamment.

Ce premier numéro, comme tous les premiers numéros, se ressent des difficultés du début. Les suivants répondront à toutes les exigences.

CHRONIQUE

La peste a fait son apparition en Europe. Venant, dit-on, d'Alexandrie—et sans doute, auparavant, des Indes où elle règne sans cesse à l'état endémique—elle s'est introduite à Oporto où elle a déjà fait plusieurs victimes et d'où elle menace d'envahir l'Espagne et tout le continent européen.

Cette nouvelle ne peut manquer de nous émouvoir. La peste ! Ce mot évoque de lamentables, de hideux spectacles de misère morale et physique, et l'on se souvient des vers célèbres du poète :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom...
...Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Certes, nous ne sommes plus en 1450, quand la terrible maladie faisait périr 40,000 personnes à Paris ; en 1720, quand elle couchait dans la tombe, à Marseille, 40,000 habitants sur 90,000. Mais elle n'en reste pas moins un adversaire redoutable, contre lequel il est indispensable de lutter à outrance. La moindre faiblesse, la plus petite négligence entraîne les conséquences les plus graves.

On a pu s'en convaincre à Oporto, au début de l'invasion du fléau. En cette jolie ville, "d'où le nom éternel de Portugal (*Porto cale*) tire son origine," comme disait Camoëns ; en cette cité pittoresque, coquettement assise le long du Douro, dont les deux rives se rejoignent par un pont d'une seule arche hardiment jeté à peu de distance de l'embouchure ; en ce centre important de commerce et d'industrie, personne n'avait voulu croire à l'imminence du danger, personne ne consentait d'abord à se soumettre aux mesures de prophylaxie exigées par les médecins.

Un courageux savant—le docteur Jorge—passait les jours et les nuits au chevet des malades, il encourageait les mourants, il ensevelissait les morts, s'exposant vingt fois l'heure à la contagion. C'est un homme admirable, un Belzunce, un Desgenettes. Eh bien, savez-vous comment on le considérait ? On le tenait pour un ennemi de la patrie. C'était par sa faute que le commerce était interrompu, que les Espagnols ne visitaient plus les plages portugaises ; on l'abreuvait d'injures, on lui adressait des lettres de menaces, on le guettait dans la rue pour lui faire un mauvais parti, jusqu'au moment où il fallut bien lui donner raison...

* *

Les amateurs d'huîtres sont légion, à notre époque, et les gentilles écaillères qui se pavent aux devantures des restaurants et des "troquets" ne manquent pas de besogne. Il n'est pas de bon repas sans huîtres, disent les gourmets. Et, volontiers, ils répéteraient le refrain du poète-académicien Arnaud :

Avec des huîtres
On est mieux qu'avec des savants ;
Sans doute on lit moins de chapitres,
Mais on ne perd jamais son temps
Avec des huîtres.

Arnaud était, en effet, un grand amateur du délicieux bivalve, et il était loin de faire exception. J.-J. Rousseau, Voltaire, Diderot, Helvétius, l'abbé Raynal, etc., étaient, eux aussi, d'enragés mangeurs d'huîtres ; ils se réunissaient (sauf Jean-Jacques qui n'aimait guère la société) en parties fines dont le résultat était une épouvantable hécatombe de valves dépareillées et scrupuleusement vidées.

Turgot, le grand Turgot, passe pour avoir eu l'habitude de s'ingérer un cent ou deux d'huîtres avant le déjeuner dans le but avoué de s'aiguiser un peu l'appétit.

Il y avait, d'ailleurs, à Paris, avant la Révolution, des boutiques d'huîtres où se réunissaient les amateurs, parmi lesquels Camille Desmoulins, Danton, Robespierre et bien d'autres qu'il serait trop long de citer ; ils se faisaient remarquer par leur assiduité.

Je ne sais plus quel roi de France donna des lettres de noblesse à son cuisinier pour le récompenser d'un plat d'huîtres supérieurement préparé ; mais tout le monde sait qu'une fois par an Louis XI était dans l'habitude de régaler d'huîtres les docteurs de la Sorbonne.

Napoléon Ier était aussi un amateur d'huîtres passionné, et, pour n'en pas faire une copieuse consommation, la veille d'une grande bataille, il fallait qu'il n'en pût trouver.